

Jacques LAURENT

# Les Ailes du griot





Tous droits réservés pour tous pays pour la langue française et la traduction.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est interdite.



*Seul au milieu du vaste tribunal qu'un ciel  
de tempête lui compose, ce pilote dispute  
son courrier à trois divinités élémentaires ;  
la montagne, la mer et l'orage.*

A de Saint Exupéry



## Chapitre I

Sous les ailes de l'avion, l'immense forêt étalait ses dégradés d'émeraude, qu'ici dans le jargon des pilotes l'on surnommait le champ de persil. bercé par le ronronnement régulier des moteurs, avec les premières brumes de l'harmattan, annonçant la saison sèche, je me laissais glisser avec volupté dans cette douce torpeur, où l'attention se relâche momentanément.

J'avais quitté Libreville avec mes deux cent cinquante kilo de fret, destinés aux différents sites d'exploitation forestière, dont j'étais le seul lien avec le monde civilisé. Ceux-ci, éparpillés sur une grande partie du territoire, nécessitaient deux jours de rotations pour les ravitailler. Je livrais pêle-mêle ; courrier, denrées alimentaires, médicaments et matériel de chantier, bref, tout ce qui était nécessaire pour cette existence de naufragés dans cet enfer vert.

Ma première destination ce matin-là, était la

petite ville de Lambaréné, et sa jolie piste de latérite, située en bordure du fleuve Ogooué. Compte tenu de la topographie si particulière de chaque terrain ; longueur de piste réduite, obstacles, dévers, l'approche et l'atterrissage, requéraient un pilotage précis, ainsi qu'une grande rigueur dans la tenue des paramètres, notamment la vitesse. Ainsi, se déroulait mon noviciat de pilote de brousse et pour tout dire, je me sentais riche de ces vols qui reliaient entre eux les hommes par-delà les contraintes, les obstacles, une richesse qui m'apparaissait souveraine comme un grand rite sacré.

Premier passage à basse altitude et grande vitesse pour prévenir de mon arrivée, ce diable d'Henri doit encore somnoler dans les bureaux de la concession. Je poursuis par un large virage ascendant afin de faire chuter la vitesse, et configurer l'avion pour la phase délicate de l'atterrissage, avec toujours la même litanie récitée intérieurement : volets vers 15 degrés, train sorti, hélices plein petit pas, vitesse vers 130 km/h. j'aligne ensuite l'avion en finale, aujourd'hui j'ai de la chance, il n'y a ni vaches ni cyclistes sur la piste. J'aperçois la Jeep d'Henri avec tout son staff qui s'immobilise à l'extrémité du petit parking. Dernières vérifications, volets de capots ouverts, vitesse vers 110, je plaque l'avion au sol dans un grand nuage de latérite, freinage maximum pour stopper sur la butte, à quelques mètres des véhicules. Je coupe les moteurs, et saute sur l'aile, « tu es en avance ce matin » me

lance Henri avec un petit sourire malicieux « Bah ! il devait y avoir un peu plus de vent du nord que d'habitude » répondis-je « oui ou alors une petite métisse qui s'impatiente à Libreville ! »

« Enfin Henri tu me connais, concupiscence et sacerdoce n'ont jamais fait bon ménage, je vis comme un trappiste ici ! », je n'ai pas l'air de le convaincre.

Il grimpe sur l'aile pour décharger le courrier et les victuailles de la semaine.

« Bon tu viens boire un café ? »

« Je te remercie, mais ce sera pour une autre fois, j'ai une rotation pour des pétroliers cet après-midi en Guinée Équatoriale, et je préférerais rentrer avant la nuit »

« Bon c'est toi qui juges, alors à la semaine prochaine, au fait, bonjour à la petite métisse ! »

Bien que nous fûmes en saison sèche, il n'était pas rare que de violents orages se déclenchent le long des côtes, en début de soirée. Henri me fit un petit signe amical, je redémarrais les moteurs, et reconfigurais l'avion pour le décollage ; vérification des pressions d'huile et d'essence, essai des magnétos et des pressions d'admissions, hélices pleins petit pas et volets de capots ouverts. Pépé mon vieux mécano, n'avait de cesse de me le répéter : « tu sais ces moteurs sont très sensibles au vapor lock, alors avec ces températures infernales, n'oublie pas ces satanés volets de capots. »

Il est vrai qu'un moteur coupant au décollage, eut

été la catastrophe assurée.

Pépé, comme nous l'appelions familièrement, était un ancien mécanicien de l'armée de l'air, qui avait fait la guerre, d'abord sous Vichy puis avec les Américains en Afrique du Nord, où il avait dû s'adapter à de nouveaux matériels. Il connaissait donc très bien les moteurs de fabrication américaine, qui équipaient la plupart de nos avions.

Je ne sais trop comment il avait échoué là, car il parlait peu de lui-même et de son passé, mais la vie dont l'image lumineuse avait pris pour lui les traits d'une jeune africaine, l'avait convaincu de déposer là son fardeau de blessures cachées, de mystères. J'aimais cette amitié qui nous liait, et comme il aimait à me le répéter, j'aurai pu être son fils. Peut-être celui qu'il n'avait jamais eu, et je le ressentais particulièrement avant chaque mission délicate, où les conseils qu'il me prodiguait, étaient tout empreints de cette bienveillance à la coloration un peu paternelle ; « bon, je t'ai changé les bougies sur le gauche, il perdait deux cents tours sur une magnéto, on était encore dans les clous, mais bon tu en auras quand même besoin de ces deux cents tours sur le terrain de Nké. »

Ha sacré Pépé, avec lui, je me sentais un peu fils de patriarche parmi ces belles lignées paysannes dans la Provence de Pagnol. Seigneur riche de quelques oliviers et d'un troupeau de chèvres, et ce grand mas comme une ruche merveilleuse, où se distillait

génération après génération tout ce miel de douceurs. Ce patrimoine matériel et spirituel que l'on transmettait, ce dur labeur au quotidien, et cette vie de frugalité, avait pétri ce beau visage, lui imprimant ces traits ascétiques, oui il y avait en lui de cette aristocratie terrienne.

Puissance sur frein, pression d'admission à 25 pouces, les moteurs hurlent dans un nuage de poussière rouge. La machine trépigne d'impatience comme un cheval ombrageux, et soudain libérée de ses entraves, se précipite rageusement sur la latérite. 60,80,90... vite car l'extrémité de la piste semble se ruer sur nous à une vitesse terrifiante, une franche traction sur le manche pour arracher les trois tonnes, et sauter la ligne d'arbres pour plonger ensuite sur l'Ogooué, accélérer et reprendre de l'altitude en toute sécurité. Et maintenant en route pour Mouila, dernière étape de cette rotation. Mais il faut encore grimper vers quatre mille pieds, car déjà se profilent à l'horizon le massif du Koumounabwali, dont les pentes couvertes de forêts, culmine à trois mille pieds. Passé ce modeste rempart, se déroule sous nos ailes, la grande plaine de Mouila, avec ses lacs, où dans le petit matin, les jeunes pâtres enjoués, mènent leurs bêtes vers ces hauts-fonds d'eaux claires. Et là-bas, sous ce bel essorage d'aube, où l'averse traversée d'aiguillons d'argent, s'ouvrait à la fécondité de la plaine couleur des chaumes. Et comme d'habitude, rapide coup d'œil sur le terrain, qui visiblement focalise toutes les

fonctions, sauf celle d'aérodrome. Des vaches débonnaires paissent tranquillement, un homme à vélo sous un parapluie traverse nonchalamment la piste, des jeunes femmes rient et s'amuse en portant des jarres de terre, leurs boubous scintillant au soleil. Comme dit Pépé, c'est l'Afrique !

Un bref passage à très basse altitude, et tout ce petit monde s'égaye comme une volée de moineaux, j'atterris dans la douceur de l'aube, coupe les moteurs, et m'adosse contre la carlingue en attendant la camionnette. Tout est étrangement calme, l'air sent bon la nuit et ses odeurs de champignons écrasés, une cigogne au bec bariolé s'envole, et croise la route d'un couple de perroquets gris, et voici que la vie a pris possession d'un jour neuf.

Jean ne devrait pas tarder, effectivement, j'entends le ronronnement de l'antique Land Rover « salut Jacques, en avance ce matin ! »

« Oui, mais ce n'est pas à cause d'une jolie métisse ». Jean me regarde d'un air goguenard, « Ha, ils ont encore oublié la chaîne de rechange pour la tronçonneuse, c'est à croire qu'ils s'en foutent complètement là-bas à Libreville. Qu'est ce qu'ils croient, que je vais développer un élevage de castors pour abattre les arbres ? »

Jean a l'air furieux, puis le ton se radoucit, « bon alors quand viens-tu déjeuner à la maison ? »

J'ai compris, sans qu'il ait eu besoin d'insister, combien il serait impoli de refuser.

« Et bien écoute, mardi prochain j'amène le grand patron de Total, il doit passer la journée à Mouila, alors si cela vous convient, c'est d'accord pour le déjeuner. »

« Parfait ! je dirai à Hélène de nous préparer des écrevisses de rivière. »

Hélène et Jean, étaient un couple charmant d'exploitants forestiers, originaire de la région lyonnaise, et qui avait posé leurs valises au Gabon il y a une quinzaine d'années.

Le Saint-Émilion coulant à flots, Jean aimait à raconter leur première rencontre, là-bas dans un bistrot des quais de Saône, où l'on venait déguster une friture avec un coup de blanc sec du Mâconnais. Et dans ces moments-là, Hélène baissait pudiquement les yeux, tandis que ses pommettes s'éclairaient d'un beau rose pourpre.

Dès leur première rencontre, il avait été séduit par cette jeune femme élégante issue de la bonne bourgeoisie lyonnaise, mais dans le même temps, quelque chose en lui réprimait cette passion naissante, elle lui semblait si lointaine, si distante, le port altier, ceinte d'une aura d'inaccessibilité, bref une femme si différente de tout ce qu'il avait connu de la féminité auparavant.

Hélène irradiait d'une sphère où toute pensée concupiscente eut été parfaitement déplacée.

Elle était si différente des autres femmes que sa jeunesse lui avait accordée, comme ces petites

paysannes de la Bresse que l'on attrapait à la Hussarde dans les granges embaumant les dernières fenaisons. Et Jean, troublé comme un enfant, s'attachait à ses moindres faits et gestes, heureux de l'intérêt qu'elle lui témoignait, mais tétanisé à l'idée de ne pas être à la hauteur, hanté à l'idée de trahir si peu que ce fût, la pureté de ses sentiments par quelque attitude maladroite.

Depuis quelques années déjà, Jean travaillait pour les eaux et forêts et connaissait donc parfaitement toute la filière de traitement du bois. C'est ainsi qu'un jour, il fût approché par le directeur de la maison Leroy, qui cherchait un chef d'exploitation pour ses concessions forestières au Gabon. Un tel poste, exigeait un homme de confiance, et dans le même temps jeune et volontaire. En plus d'émoluments confortables, on lui réservait un poste de direction à son retour en France, d'ailleurs le directeur ne lui avait-il pas dit en forme de boutade ; « j'ai comme l'intuition que vous reviendrez un jour ici pour occuper mon siège ! ».

Comment une telle offre n'aurait-elle pas tourné la tête d'un jeune ingénieur agronome comme Jean ? Et puis il n'y avait pas que l'argent, le goût des affaires et les responsabilités. C'était quelque chose de plus excitant qui s'emparait de Jean, car partir, c'était aussi créer, façonner, les tâches titanesques d'arracher les grumes à cette forêt hostile.

Alors derrière la façade aride des chiffres, Jean se

prit à imaginer sa vie là-bas, avec Hélène, dans l'une de ses belles maisons de type colonial, qu'enlaçait un ravissant jardin tropical aux fleurs odorantes. Et dans un délire de joie à la limite de l'exubérance enfantine, on régla l'affaire jusque dans ses plus infimes détails, et après des derniers vœux, il fut décidé qu'ils partiraient le mois suivant, en fait dans une quinzaine de jours. Cette période correspondait à la fin de la saison des pluies, période plus favorable pour s'acclimater lors d'un premier séjour. Après avoir pris congé du directeur, Jean se retrouva sur les boulevards, un peu désorienté, promenant son regard ébahi autour de lui, se demandant si finalement cet entretien n'avait pas été qu'un mirage, il ferma alors les yeux, et prit une profonde aspiration, comme pour mieux reprendre confiance en lui-même, et jouir intérieurement de cet incroyable cadeau du destin.

Mais alors qu'il se remettait à marcher sur le boulevard, une pensée le figea subitement, lui glaçant la nuque ; « mon dieu, Hélène, et si elle refusait de partir ? », Jean s'aperçut alors qu'il avait donné son accord, et planifié jusque dans les moindres détails, sans l'avoir concertée un seul instant. Tout son montage de faux-semblants s'écroula d'un bloc, lui étreignant la gorge. Comment Hélène allait-elle réagir ? il erra ainsi une bonne partie de la journée, troublé par cette étrange sensation, mélange d'égoïsme culpabilisant et de jubilation face à ce sentiment de liberté illusoire. Mais il fallut bien

rentrer pour affronter ses propres inconséquences, et à sa mine défaite, Hélène perçut le malaise ; « mais que t'arrive-t-il ? » balbutia-t-elle, ce ton un brin inquisiteur le paralysa.

« Écoute Hélène, il m'arrive quelque chose d'incroyable, tu te souviens du grand patron de la maison Leroy que nous avons rencontré lors de ce salon sur les filières du bois à Lyon l'année dernière ? »

Hélène fit mine de réfléchir ; « ha oui ! je me souviens, vous parliez de l'exploitation des bois tropicaux en Afrique équatoriale je crois »

« C'est cela, et bien figures toi qu'il m'a recontactée pour prendre la direction d'une concession au Gabon, alors qu'en penses-tu ? fantastique non ? »

Il y eut un court silence, Jean sentit une légère crispation chez Hélène.

« Et pour combien de temps ? »

« Dans un premier temps ce serait pour deux ans, et au terme de ce laps de temps, si nous souhaitons rentrer, j'aurai un poste de direction réservé en France, alors rassurée ? »

Jean eut le tact de ne pas aborder le sujet des revenus, de peur qu'Hélène, issue de la vieille aristocratie, fût choquée par cette soudaine servilité au monde de l'argent.

« Tu sais, nous vivrons dans une grande maison avec cuisinière et femme de ménage, qu'en dis-tu ? et puis nous aurons droit à deux allers-retours dans

l'année pour rentrer en France. »

Jean sentit qu'Hélène se détendait doucement, la perspective de cette nouvelle vie, qu'elle avait finalement vécue enfant, lui arracha l'esquisse d'un sourire, et derrière les apparences, il y avait bien de la graine d'aventurière chez Hélène.

« Alors quand partons-nous ? » Jean se sentit un peu penaud

« Dans quinze jours ! »

« Dans quinze jours ? et bien tu n'as pas perdu de temps avec ce monsieur ! d'ailleurs j'ose espérer qu'avant de signer, tu avais obtenu un délai afin de me demander mon avis. »

« Enfin ma chérie tu me connais, je ne me serai pas permis ! »

il y eut quelques secondes silencieuses, puis ils éclatèrent de rire tout en tombant dans les bras l'un de l'autre, et lorsque leurs lèvres se séparèrent, et qu'encore pris dans le tourbillon invraisemblable des événements, il la fixa dans les yeux, des yeux d'un éclat que Jean ne leur connaissait pas auparavant. Et c'était donc cela, cette extraordinaire promesse d'aventures qui les enivraient à présent, lui, si fier et si culpabilisé d'être aimé par cette femme quelque part inaccessible. Mais Jean n'était pas dupe, cette aventure serait aussi une épreuve pour leur couple, une épreuve non exempte de dangers, car il leur faudrait bien vite déjouer tous les pièges de la vie d'expatriés ; l'alcool, l'oisiveté, avec son corollaire ; l'attrait pour de

nouvelles aventures, et les liaisons dangereuses.

Dans l'avion, Hélène ne se lassait pas de contempler le paysage, ils avaient embarqué sur un vol Air Gabon, qui reliait Paris à Libreville. Et c'était la première fois qu'elle prenait l'avion, sous les ailes, s'étaient désormais les monts d'Auvergne, et leurs lacs bleu d'acier, mais déjà la plaine s'éclaircissait, laissant apparaître le ruban argenté de la Garonne, et sur l'horizon pointait la chaîne des sommets Pyrénéens, qu'enlaçait l'étole blanche des premières neiges.

Hélène exultait, assis devant eux, un groupe de coopérants qui se rendaient dans le sud-est du Gabon, à Franceville très exactement, exprimaient bruyamment leur joie de se rendre en terre inconnue. Autant ils avaient été silencieux et tendus avant l'embarquement, autant ils se montraient curieux et avides de commentaires, une fois le stress du décollage passé.

C'est avec des gens comme eux que nous améliorons le monde pensa Hélène, tout attendrie par ce groupe de jeunes professeurs donnant une année de leur temps pour aller enseigner dans les villages de brousse. Elle tourna alors son visage vers Jean, dans ses yeux, pétillait toute cette gourmandise de vie que sa nature pudique avait du mal à refréner.

Lui aussi avait l'air gai, mais un peu fatigué, la surcharge de travail dû aux préparatifs, y était certainement pour beaucoup.

« Bon, finalement tout c'est bien passé n'est ce pas ? À présent nous pouvons nous détendre un peu. »

Jean savait répandre autour de lui ce sentiment de sécurité, dont dépendait à cet instant, tout le fragile équilibre d'Hélène. Elle lui adressa quelques mots tendres, soulignant ainsi sa confiance en lui, et sa secrète admiration. En fait, Hélène n'avait jamais été si heureuse, Jean incarnait cette droiture, cette honnêteté au travers de ses convictions, telles qu'on les lui avait inculqué dans sa famille, et s'en était imprégnée, car son père avait fait partie de cette élite de hauts fonctionnaires, grands serviteurs de l'état, et qui n'avait eu d'autre ambition que de servir son pays au plus près, dut-il pour cela s'effacer devant l'idéal élevé qu'il s'était forgé.

Mais en définitive, à travers cette « rupture », Hélène apprenait à aborder la vie avec plus de légèreté. Oui, ne rien se remémorer, mais cette perspective d'un regard neuf, hymne de joie et de merveilles, où la belle cavalière encore dans la hardiesse de sa jeunesse, poussait sa bête trépidante dans des galops endiablés, et sur cette jument ruisselante de sueur, sa main volontaire caressait le col de sa monture en signe d'apaisement et de maîtrise.

Mais n'étaient-ce déjà là, velléités d'hypothétiques départs quand les cheveux scellées s'impatientaient dans la cour des haras. Peut-être imaginait-elle avec